

**#CHYRIAIEFF Maxime**

## Graine de Cafard.

Il n'est que 5 heures et se réveille enfin Mexico,  
Facile de penser qu'il est bien trop tôt,  
Ou peut-être déjà trop tard.  
Car dans les rues et sur les trottoirs,  
On essaye de réparer un pays déjà en lambeaux  
Tenter de masquer ou d'effacer beaucoup de fléaux.

Il est 7 heures et il est temps de me lever,  
Tacos de viande, poivrons et sauces épicées,  
La suite ne sera pas moins mesurée.  
On se réunit autour de la table pour le premier café  
Le rite est matinal et le rythme est magistral  
D'un rien tous réunis, on rend ce moment spécial.

Sous les travées, je déambule le regard de travers  
Et je traverse la cour pour aller travailler.  
Pas de rire et pas d'écho puisque le ciel est noir,  
Pas de ride et pas de déco puisqu'ici tout est désespoir.  
Tout le monde sait pour les cris de cette nuit,  
La *llorona* est passée et a emporté toutes les vies.

Au menu ce midi c'est Tacos, sauce piquante et fromage salé  
J'adoucie le tumulte dans mon ventre par une tasse de café.  
Il est chaud et réconfortant dans les moments de solitude,  
Il ne prévoit pas l'avenir mais permet d'apaiser les quiétudes.  
On dirait la même cérémonie que celle du matin,  
Rien de plus important que ce moment qui renforce les liens.

Boire pour oublier comme une boisson alcoolisée  
Sans être enivré mais se sentir énervé.  
Etre relié à ce peuple qui a produit cette boisson,  
Le laisser enchaîné et subir un poison,  
Celui qui circule dans les rues et au fond des quartiers,  
Mais on ferme les yeux et on rentre pour se protéger.

On se barricade et on déclenche notre propre couvre-feu  
Le signal est lancé chaque soir par les coups de feu.  
C'est le sentiment d'être un réfugié dans son propre pays,  
Savoir qu'on est un peu partout chez soi,  
Mais en même temps nulle part à la fois,  
Comme après une guerre, une vie laissée en débris.

Tout le monde prend les armes derrière les arbres,  
Macabre sans aucun palabre qui annonce le massacre.  
Un silence de mort pour la fête des cimetières  
Qui reste le lieu le plus peuplé de ces sombres terres.  
Masques enfilés, on rallume encore les bougies,  
Habits de couleurs pour célébrer ceux qui sont partis.

Décisions radicales quand plus rien ne se soigne,  
On décide de se réfugier par-delà les montagnes.  
Des forêts de caféiers à perte de vue,  
Nous sommes les seuls témoins de ces espaces qui se tuent.  
Une Nature morte comme témoin du vécu,  
C'est au milieu de nulle part que chacun peut trouver son salut.

J'ai été là-bas pendant la saison des pluies,  
Celle qui redonne espoir car les arbres reprennent vie.  
Par temps de printemps, des changements aléatoires et d'hiver,  
Rien de mono automne tant les paysages diffèrent.  
Alors je respire et m'inspire de tant de joie,  
Cela n'arrivera plus beaucoup de fois.

Il faut comprendre que sa culture est intégrée à la culture  
Les plants sont choyés pour exalter ce trésor de la Nature.  
Les collines se parent de magie lors de la floraison  
Tout devient irréel dans un flot de déraisons.  
Travailler leur terroir est leur plus belle récompense,  
Quand il ne reste rien, c'est l'héritage pour la descendance.

Car on protège les enfants d'un présent plus qu'imparfait,  
Cacher un passé pas si simple et un futur qui nous effraie.  
Si on le fait, c'est pour conjurer le mauvais sort.  
Si on le fait, c'est pour conjurer les désaccords.  
Par l'éducation, la haine ne doit surtout pas se partager,  
La seule chose à leur offrir est un champ de caféiers.

Loin de tes yeux mais près du cœur,  
Raisonne la voix de celle qui bouleverse mon cœur.  
Dans ces moments on voit les souvenirs s'embraser,  
C'est tout ce que je ne t'ai pas dit avant de t'embrasser.  
Sentir que l'on peut tout perdre et que s'approche le drame,  
A ce moment tu comprends ce que signifie : déclarer sa flamme.

Grain de café ou Graine de Cafard,  
Semer la guerre sur un chemin semé de galères.  
Quand ils penseront récolter la paix, il sera trop tard,  
Une tasse à peine vide et déjà pleine de désespoir.  
Difficile d'y voir une unité dans ce manque de cohésion,  
Les seules réponses à donner sont des questions.

Ecrire dans un carnet pour donner de la voix  
A toutes ces personnes n'en n'ont pas.  
Capturer l'instant avant qu'il ne parte au loin,  
Capter les temps de vie avant qu'il ne reste rien.  
Comme le photographe qui développe ses propres clichés,  
Rapporter avec soi des moments moins stéréotypés.

Il est 7 heures et Paris se réveille dans la même cohue  
Je me pose à la terrasse d'un café loin des grandes avenues.  
Juste prendre une petite boisson en toute légèreté  
Un mélange d'arômes m'enivre de par leurs voluptés.  
Un flot de sentiment me fait à nouveau chavirer,  
Englouti par les souvenirs d'une vague qui a tout ravagé.

Comme si son opacité venait pour me rappeler  
Que sur un autre continent, des gens sont désarmés.  
Comme si sa chaleur résumait l'emprise aux flammes  
Des conflits et des on-dit qui renferment leurs âmes.  
Comme si la vapeur qui s'en dégage dessinait un brouillard,  
Une masse épaisse qui cache ce qu'on ne veut plus voir.

Mais finalement les souvenirs ne se limitent pas à ça,  
Cette tasse a tissé un lien qui part bien au-delà.  
Par-delà toutes les mers et tous les océans,  
Une famille veut s'en sortir et revivre comme avant.  
Dans ces collines où l'on se déchire pour diverses rivalités,  
C'est le paradoxe d'y avoir trouvé la force de l'humanité.

Comme si son opacité était celle des plantations,  
Cette obsession dans le travail pour faire vivre leurs traditions.  
Comme si sa chaleur n'était autre que celle de leurs cœurs,  
Qui battent et se débattent avec toujours la même ferveur.  
Comme si la vapeur venait de tous ces bons petits repas,  
Toujours bien accompagnés de rires et de tequila.

Mais finalement c'est peut-être tout ça à la fois,  
On peut bien vivre une galère et toujours garder la foi.  
A chacun de voir si la tasse est vide ou bien pleine,  
Pour moi elle était remplie de vie et non sans peine.  
Si d'ordinaire on ne fait pas attention à ceux qui nous entourent,  
C'est qu'on a pris pour acquis leur présence tout autour.

Pour vous ce n'est peut-être qu'une infusion,  
Mais aujourd'hui je la savoure pour mille raisons,  
Pour moi ce n'est plus une consommation courante,  
Mais maintenant ma source la plus inspirante.  
Grandissent dans ma tête tout plein d'idées qui fleurissent.  
Pendant que certains continuent leur chemin, d'autres flétrissent.

Ceci n'est qu'une des photos que l'Europe ne voit pas,  
Se draper et se coucher dans des vêtements d'apparat,  
Reprendre une tasse de ce breuvage qui t'empêche de dormir,  
Car les nuits sont blanches à force de trop réfléchir.  
La consommation est quotidienne et on ne se questionne plus,  
Produit venu d'ailleurs sans savoir ce qu'il a vécu.

Quand je la retrouve et je plonge la main dans ses cheveux frisés,  
Défile dans ma mémoire tout ce qu'on s'est dit éloignés.  
Dans ce soulagement mon esprit continue de faire des nœuds,  
Démêler les files pour être à nouveau que tous les deux.  
Le temps file vite quand on est dans notre bulle,  
Et je déambule entre hier et aujourd'hui comme un funambule.

Les mois passants la vie suit son cours,  
Les mots passants pour relater tous les discours.  
On écrit pour se souvenir de tous ces événements  
On peut facilement compter les maux par cent.  
Comme *Le Horla* tout ça me met hors de moi,  
C'est une part de moi guerrière qui est restée là-bas.

T'as carte blanche pour rendre le monde meilleur  
Décroche des toiles et apportes-y toutes tes couleurs.  
Remettre de l'ordre dans le ciel pour que le monde aille mieux  
Donner sa promesse dans un dernier rêve pieux.  
Car s'ils s'en remettent à Dieu en joignant leurs mains,  
Tend-leur la tienne pour éclairer ensemble vos chemins.

Maxime Chyriaïeff.  
BackStage - ISTOM - 2021

Au Mexique le café est bien plus qu'une simple boisson. Il permet de réunir la famille, les amis et fait vivre des villages entiers. Dans un pays qui se déchire de l'intérieur, sa place centrale au cœur du foyer est encore plus importante.

**#BOUTS Juliette**

Les sentinelles :

Dégouline d'antibio, ta bête c'est pas un cadeau  
Elle pue la dette sous ses hightechs  
Juchés sur un tracteur qu'explose le sol et les rendements  
Chez les Shadocks c'est l'omerta  
La course à qui tombera le plus bas  
Et pourtant la course est perdue d'avance  
Plus productif, plus de rendements, plus de plus rien  
Elle est déjà gagnée  
Pour le moindre coût c'est déjà trouvé  
Si seulement vous osiez  
Renoncer à toutes ces béquilles chimiques  
Tumeur en vue à la clinique, c'est chic  
Les pubs et tous ces gros navets  
On les a bien tous avalés  
Tout dégouline  
Tasse pas ressasse toi les histoires des vieux qui sont heureux  
Dans la nuit je me lève sous les fleurs de carottes  
Agriculteurs oubliés  
Dans la trame d'une vitesse de vie  
Sans valeur ajoutée  
T'as pas remarqué ?  
Et c'est la source qui en crève  
Et tout là-haut c'est le rêve  
Douze petits pains pour 3 euros  
Ta tomate sublimée  
Tout le marché déséquilibré  
Source que l'on ne saurait tarir, c'est pire  
Trop épuisé, y'à tout qui empire  
Ton biscuit U y vaut que dalle  
Autant croquer tes ongles sales  
On t'as bien fait saliver  
La note salée de ta santé

Les performances sportives :

Les performances sportives c'est comme un combat de noix.  
Elles sont toutes accrochées au même arbre et il suffit qu'une noix, plus sensible à la portée du vent,  
plus ronde, parte plus loin.  
Et là vraiment c'est incroyable.  
Ça doit être incroyable on n'en voit pas souvent de noix comme ça.  
Et je trouve ça aussi peu passionnant, que je pourrais mieux parler du goût des noix tombées toutes  
au pied de l'arbre.

Le temps est doux :

Le temps est doux  
Seulement défile  
Lentement me laisse  
Flottante en mer  
Béante  
M'engouffre dans le plat de ma vie  
Planent derrière des hordes d'écran

Une créativité dérobée  
Du temps bleu sur nos yeux fixés  
Absorbé le temps nous lasse, les idées passent  
Sans que l'esprit, en passe de chuter  
Ne vienne les rattraper  
Au lieu de courir il trotte  
S'arrêtant de fatigue ici et là  
Larve instruite de sa médiocrité  
Quand les bienheureux scandent leurs prêches victorieuses  
Bouses bien formées sur fond d'amour propre vernis

Encore des écrans :

Ce sont les fanatiques des écrans qui en oublient les effets néfastes, au visage creusé par l'addiction. Et là, derrière des pixels, notre mémoire part à la dérive. Nos ambitions aussi. Tous ensemble, chacun enfermés dans des bulles fictives qui s'encroisent sans échange des yeux, de l'écoute du corps, de la voix. Rien de tout ça, sans nos plus grands repères. Même les plus jeunes générations sont humaines. Loin d'être robotisées, leur endurance derrière un écran à longueur de journée a vite fait de s'écrouler. Vous voulez les rendre myopes, créer des cas cliniques « d'enfants écrans », leur proposer un mixte fantastique de lumbago-dépression-rouages bloqués à 28 ans ? Continuons, continuons. Continuez d'étendre un maximum d'options de formations accélérées au numérique chez le personnel enseignant. Perdons tous en chœur le sens du toucher, de la vue, de l'ouïe, à la gloire du numérique, que les générations de fin d'alphabet chérissent tous forcément. Intelligence collective ? Niet. Créativité ? Niet.Niet.Niet.

Une journée normale :

Jeff Bezos remercie tous les salariés Amazon payés une misère et les cadres qui s'occupent de déposer ses cubes de bétons sur des rainettes de lui permettre un voyage intergalactique. Dans le référentiel Terre, Xavier Niel veut ouvrir une école d'agroécologie. J'avais une envie presque sado d'eau chaude aujourd'hui. On est en crise énergétique, le prix du gaz flambe. J'ai coupé le robinet finalement.

Une journée normale dans une vie normale. Du moment où ma propriétaire du dessous me parle de danger. Ah ! Réalisez ! Deux gros chiens de policiers... et des canettes à la main. Ils disent être des amis du couple qui loge là-haut. Ne vous inquiétez pas on gère la situation. Rictus. Et puis le code d'entrée qui se couvre d'un petit mot « en panne, utilisez vos clés » quand il fonctionne encore. C'est qu'on n'est jamais trop prudents. Plutôt l'inverse je dis. Ah oui je vois. Oui. Bon. Bonne journée, vous êtes ? Juliette et vous vous êtes ? Christine. Au revoir Christine. Oui à bientôt. Retour de ma Christine à la voix suave parisienne qui avance comme un siamois constipé. Pincement de lèvres. Vous savez à qui appartient l'étage avec les serviettes étendues là ? C'est le mien. Non pas du tout. Ce n'est tout de même pas croyable, on n'est pas à Naples ici ! En face du splendide musée Arlaten. Tout de même, ça ne le fais pas vous ne trouvez pas ? Je trouve ça joli je crois. Ah ! Ça ne m'étonne pas de vous. Ah oui, pourquoi ? Vous savez bien... La dernière fois en passant avec le responsable de la culture à la mairie d'Arles, il était du même avis, faut dire ! Ce sont des gens qui ont des terrasses et qui n'imaginent pas se mettre à la place de ceux qui n'en n'ont pas et qui ne peuvent pas faire autrement. Je trouve ça plutôt bien cette mixité. Non mais ici on ne va pas nous la faire non plus ! Je comprends le parti que vous prenez, c'est habituel. Bon, bonne journée, et à la prochaine ? Bonne journée. Dans le couloir. C'est vous l'appartement aux serviettes suspendues ? Parce que moi j'étais caporal avant et c'est interdit dans la loi. La préfecture vient de faire passer un décret. C'est la loi. Encore un couple de propriétaires arrivés quatre mois avant qui veut déjà imposer sa condescendance de classe.

Bouts Juliette P109

Arles, Camargue et Brette, Drôme Des petits mots

J'ai choisi ces textes en particulier pour parler de mes contradictions du quotidien auxquelles j'avais besoin de donner une grande résonance. Sortir de l'ordinaire ces problématiques qui creusent. C'est une vision pessimiste de la manière dont des problématiques publiques ont vu le jour autour de problèmes à l'origine bien ordinaires.

« Les sentinelles » parle d'agriculture, de solutions et de non-solutions. De faux compromis qui nous amènent à l'agriculture d'aujourd'hui. Comment planter une carotte, un plan de tomate est devenu une problématique incontournable de nos sociétés. « Les performances sportives », c'est un texte qui est sorti pendant que je ramassais des noix dans la Drôme, stage 2A. Il questionne la manière dont on

s'emballe pour un coureur qui réussit à atteindre la ligne d'arrivée plus rapidement, un triple sauteur qui dépasse le record d'un centimètre. La manière dont un évènement ordinaire, comme la chute d'une noix de l'arbre au sol, devient extraordinaire.

« Le temps est doux », c'est le récit d'un temps lisse, qui est long et qui épuise. Qu'on vit souvent. Pratiquement sans virgules, avec des sauts à la ligne réguliers qui cassent le rythme. « Encore des écrans », c'est une réflexion que j'ai de plus en plus sur les écrans et qui a été fondamentale dans le choix de mon stage. Un stage en extérieur, surtout pas derrière un ordinateur. La manière dont il s'insère dans notre quotidien jusqu'à changer nos relations humaines pendant que ses effets néfastes sont mis sous silence.

Enfin, « Une journée normale » parle d'échanges à priori banales avec les propriétaires du dessous qui ont duré tout le long de mon stage à Arles. Pour une simple serviette suspendue à une fenêtre, les nouveaux propriétaires du dessous ont lancé un scandale dans tout l'appartement, faisant venir jusqu'aux responsables à la culture de la mairie d'Arles pour constater les quelques serviettes suspendues à la fenêtre et demander qu'un arrêté préfectoral soit appliqué restreignant la possibilité de suspendre du linge sous peine d'amende.

## **#SOMALI Hassan**

### **LETTRE DE MA FERME**

Ô bien-aimée, que tant de jours passés  
Loin de tes yeux, de ton iris enchanteur  
Malgré l'odeur âcre du fumier entassé  
De ton corps grisant je ressens la senteur

Malgré le brouhaha sporadique du tracteur  
De ta voix transcendante je ressens les vibrations  
Je binerais la terre avec l'extrême et ardente passion  
Que j'aurais à désherber le jardin de ton cœur

Le souffle apaisant du zéphyr me rappelle la douceur de tes caresses  
La compagnie indéfectible de ma bêche me rappelle ta présence  
Elle devient aussi jalouse que toi quand je me rapproche de ma binette  
A travers la belle fleur ambrée du lotier transparait ton élégance

J'apprécie ces escapades à travers la prairie florissante  
Me reconnecter à la vie, me ressourcer à son essence  
Écouter le chant des oiseaux me transmettant ton message  
Observer le soir ces étoiles si étincelantes dessinant ton visage

Ô bien-aimée, que tant de jours passés  
Loin de tes yeux, de ton iris enchanteur  
Malgré l'odeur âcre du fumier entassé  
De ton corps grisant je ressens la senteur

Hassan Somali



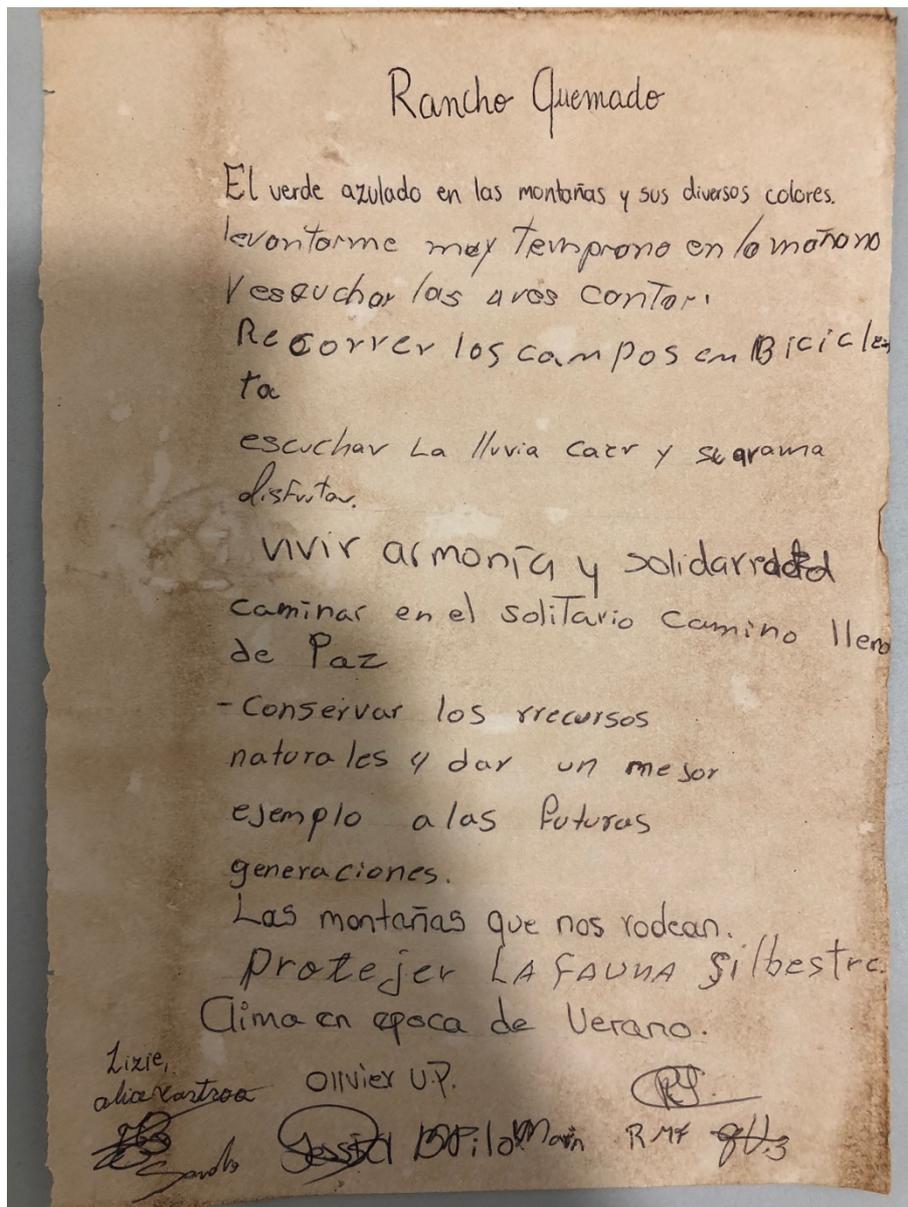
Poème : Lettre de ma ferme

Hassan Somali

Passionné par l'écriture, la poésie, j'écris des poèmes à mes heures perdues. J'affectionne le registre lyrique. J'ai écrit ce poème l'été dernier durant mon stage en tant qu'ouvrier agricole à la ferme du chaudron-magique. Cette immersion dans le monde agricole, dans la vie en campagne fut une expérience nouvelle riche en émotions. J'ai écrit ce poème à la fin d'une journée épuisante, assis au

pied d'un arbre. L'écriture est un moyen pour mon esprit de « s'évader », non pas dans le sens d'une « fuite de la réalité » mais plutôt pour explorer d'autres champs de pensées, réaliser une introspection, une reconnexion avec soi-même et avec la nature. C'est s'arrêter au pied d'un arbre, stopper cette course folle contre la fuite du temps et saisir ce que notre environnement immédiat aussi banal peut-il paraître cache de si précieux. C'est prendre conscience de la vie, de l'énergie vitale qui circule en nous, dans la nature, en chacun de ces éléments en interaction dans une harmonie fascinante. J'apprécie bien le registre romantique, sentimentaliste. Je vous l'accorde il ne s'agit pas d'une explication claire et détaillée de mon poème. Je préfère laisser le champ libre au lecteur de pleinement « s'évader ».

## #BOIRON Antonin – GICQUEL Margaux – POUSSIER Salomé



Rancho Quemado  
Antonin Boiron, Margaux Gicquel, Salomé Poussier P111

Le projet que nous vous présentons est un poème participatif réalisé lors de notre MDISS au Costa Rica, dans le village de Rancho Quemado. Nous avons eu l'idée de créer un poème en vers libre dans lequel nous ferions s'exprimer les habitants du village sur ce qui est important pour eux là-bas. Il était essentiel pour nous de faire participer les personnes rencontrées durant notre stage au projet. En effet, elles représentent à nos yeux tout l'extraordinaire de ce qui peut paraître pour d'autres un petit village tout à fait ordinaire du Costa Rica. De plus, nous voulions avoir leur point de vue sur leur communauté qui nous parut en tant que visiteurs vraiment hors du commun par son authenticité et son implication pour la protection de l'environnement. Nous avons alors proposé aux habitants du village que nous connaissions le mieux d'y participer et nous leur avons posé une question : « Qu'est ce qui est important pour toi et te tiens à cœur à Rancho Quemado ? », puis nous leur avons laissé ajouter leur phrase au poème. Nous ne souhaitons pas être trop précis pour qu'ils puissent chacun y apporter leur interprétation et nous avons laissé écrire chaque personne afin de conserver leur singularité. Ce projet nous tient beaucoup à cœur puisqu'il fait partie intégrante de notre voyage et de nos rencontres, c'est donc avec grand plaisir que nous partageons ce poème avec vous.

## **#Anonyme 1**

### **Les sens du cœur**

Âme curieuse éprise d'un désir de foi,  
Fermes les yeux  
Et inspires.

Moi, texte, débarque en ton antre à travers l'espoir de t'offrir magie.

Mais pour ce, il vaudrait mieux prendre le temps de voir du cœur ... Pour savourer, en toute circonstance, je nous le conseille.

Alors goûtons : nous avons ici là un nuage de feuilles, au sein d'une rue vivante. Seuls vous êtes épris; autour on marche de raison, aveugle. Mais les feuilles dansent.

Alors le temps s'arrête, le nuage s'anime, virevolte, s'envole et le vent l'emporte, au point de lui offrir également âme qui fasse

Que tout n'est qu'un.

Essayons autrement : sur des toits, en dessus de la rue, enchevêtrements de taule organisées donnant monde en soit des dessus d'immeubles, voilà un chat sublimant la scène de son détail. Il nous fixe, âmes curieuses, de mystère. Offrons nous donc le regard du cœur, à n'en plus rien entendre, mais à en tout ressentir. Ici, la pensée n'a plus sa place, de passer le temps s'est arrêté. Il se lève au loin, et disparaît derrière une cheminée. Histoire d'un instant.

Histoire que tout ne soit qu'un.

Plus sucré : une marche pressée, dans un parc ; tout à coup, vous découvrez la plus belle créature humaine que le monde ait fait pour vous. Ses traits vous interrogent spontanément de leur splendeur insolente et son aura, vertigineuse, vous plonge en un doux monde, assommées, au point que même vos jambes en soient ralenties.

Alors Elle, le temps, vos jambes ... ne font qu'un.

Chères âmes curieuses, nous voilà mêlées de ce monde. Je ne puis alors que vous encourager, d'un regard pétillant de joie, à chercher les portes du fabuleux monde de la poésie. Vous croiserez peut-être ainsi une aura vertigineuse, un détail sublime où, au mieux ...

L'intensité d'un nuage de feuille.

Voyez là comme une porte d'entrée, fabuleuse, dans le doux monde de la poésie.

Je dirais un engagement, en maître mot, d'allumer le sens poétique de chacun. Le mien a été offert par un certain Jean Giono, fruit des terres provençales, tout comme ma mère et ma grand-mère d'ailleurs. Elles m'ont donc refilé le goût de sa vision qui, pour être sincère, font de moi un amoureux de ce qui est, voir même tout le reste. Et tout ça, ça n'doit que s'offrir.

## #Anonyme 2

« En attendant de mourir. »

L'humain est ainsi fait qu'il est son propre pire ennemi. Aussi, si toute raison et logique s'accorde à dire qu'un objet inanimé et immobile est inoffensif, l'humain lui-même lui confèrera le pouvoir de le terrifier, de le hanter, de le changer.

Ce petit carnet poussiéreux et usé arborait cet assemblage tabou de mots sur sa couverture, griffonné sans soin particulier au-dessus d'un visage abstrait sans regard. La couverture jaunie et le dessin délavé indiquait son grand âge, et de fait, son intégrité laissait à penser qu'on en avait pris soin.

Paradoxe, car qui écrit sans application une phrase si évocatrice et irrationnelle le fait pour décharger ses émotions. Si ce carnet n'est qu'un exutoire à cette peur noire qui sommeille en l'humain, pourquoi le garder si précieusement et se donner tant de mal pour qu'il perdure ? L'éloigner, ou à défaut de le détruire, semble autrement plus rationnel.

Ce n'est donc pas un simple cri de l'âme, pas une tentative de se vider de tout le mal auquel l'humain sert de vaisseau. C'est l'expression la plus pure de la résignation, l'espoir de repousser l'inévitable, le désir de créer, chez tout autre lecteur que l'auteur, une réaction primale de terreur en semant en lui une graine de chaos et d'incertitude, comme si quelqu'un pouvait s'être un jour assis devant un carnet pour y raconter sa vie à travers sa future insignifiance.

La réalisation rationnelle de l'Auteur que l'humain meurt s'est un instant mêlée à l'absurde besoin d'écrire qu'il en était conscient, de tisser ce savoir en mots pour en être terrifié tous les jours ou ils s'imposeront à Ses yeux, ou à ceux d'un autre.

La perspective de ne plus exister confine pour Lui à un mélange d'excitation, de vertige et de panique.

L'excitation est celle de l'inconnu, la curiosité morbide qui Le pousse à rester témoin du pire plutôt que de tout faire pour S'en préserver. Après tout... que ressent-on lorsque l'on meurt, qu'y a-t-il de l'autre côté... La simple perspective de la fin peut alors Le pousser à l'action, créant un sentiment d'urgence ou d'impatience, une excitation de presque cadavre qui veut se sentir vivant.

Le vertige lui, découle de Sa préconception du monde et de l'existence. Il a appris très vite la notion de temporalité, via l'enseignement de l'histoire par exemple. La démonstration est simple : des gens ont existé avant Lui, et Il vit sur les cendres de leurs mondes. Leurs actions ont eu quelques effets sur Son existence, mais on peut arguer que ces effets sont en fait mineurs puisque d'eux il ne reste que des os, quelques morceaux d'objets et autres maigres preuves de vie alors que tout le reste est à jamais oublié. L'histoire est un immense vide, une fresque infiniment incomplète ou les gens sont résumés à des quantités estimées jusqu'à ce que le temps fasse même douter à leurs successeurs qu'ils ont seulement existé. C'est une preuve formidable que plus le temps avance, plus vain devient Son passage sur terre.

Bref, des gens ont existé. Ils ne sont plus, et ne seront jamais plus. Ils sont passés d'une phase finie de longue inexistence, à une brève fulgurance de vie, pour finir dans un dernier état d'inexistence absolu et infini. Le monde présent est-il donc une continuité du monde passé ? Le Sien du leur ? Si le

monde est sujet de l'interrogation, Il peut sans trop de doute répondre que oui mais la question se pose différemment lorsqu'il réfère à l'humain : « leur » monde existe-t-il toujours ?

La question ainsi posée relève de la pensée philosophique et de la sensibilité de chacun. Et si elle semble importante, elle n'est pourtant que rarement posée.

Le monde n'existe pour un humain que depuis sa naissance, que depuis qu'il existe et qu'il est lui-même sujet. La seule chose qui le précède est un immense vide, étouffant une mémoire collective faillible et incomplète qu'étofferont des êtres inconscients de la vacuité de leur désir de perdurer plus longtemps. C'est cette mémoire qu'il appelle « Histoire », car le passé n'a pas de réalité pour un sujet ne l'ayant pas vu.

L'inexistence de l'Auteur est une destination certaine dont Il ne sait rien, qui durera tant que le temps durera et pendant laquelle la seule certitude qu'il peut avoir est qu'il sera de plus en plus oublié. La sensation cosmique de vertige est alors compréhensible.

Directement issue de cet inconnu, vient la panique.

Qu'est-ce que le vide, qu'est-ce que le temps ; ces questions n'ont de sens que du vivant de celui qui se les pose, lorsque le vide est inconcevable, et le temps immuable. Sorti de ces paramètres, les réponses existent, mais les questions ne sont plus posées. La vie devient alors une prison dans laquelle nous ne pouvons être qu'ignorants.

Quoi de plus brutal qu'une question cruciale à laquelle la réponse ne peut exister ?

Mais une autre question s'ajoute aux autres, qui elle n'aura jamais aucune réponse satisfaisante et unanime. Qu'est ce qui fait de ce cadavre qui parle plus que celui qui est à jamais immobile ? Une personne est un sujet. Un corps est un tas logiquement imbriqué d'unités anatomiques constituées de matière elle-même constituée de vide. Un cadavre est une ex-personne. Ils sont parfois identiques. Pourtant l'un se meut et « vit », alors que le second regarde dans le vide, jusqu'à ne plus exister physiquement. Que manque-t-il ?

Cette panique en appelle à la peur de l'abandon, de l'inconnue, la peur du vide et du changement, toutes trois inhérentes à l'humanité. Quelques-uns imaginent le vide comme certains croyants imaginent l'enfer : la privation éternelle, l'errance et la solitude. D'autres imaginent des horreurs propres à les terrifier, faisant d'eux-mêmes leur propres pires ennemis.

Penser que ceux que l'Auteur a perdu subissent ceci est source d'une panique primale, celle-là même qui poussa Ses ancêtres à inventer de plus charmants endroits ou laisser Ses morts l'attendre : des paradis et des édens.

Sa terreur du vide, Son empathie si grande et louable, Son désir d'offrir à Ses amis et Ses familles des pays de grandeur loin des iles du rien, l'ont fait créer des divinités bienveillantes et des paradis pour Se rassurer ; en attendant de mourir.

La peur L'habite, mais Son avenir Le fascine. Il ne craint la mort que quand elle ne Le rate que de peu pour effondrer un proche, Le laissant ainsi avec des angoisses et des questions qui l'ont un jour fait S'asseoir pour écrire sur la fin absolue du monde dans un carnet jaune et vieilli entretenu avec soin, qui depuis Lui sert de rappel et de témoin.

Ce texte est un petit essai philosophique, rien de plus. Il m'est venu après que j'eus aperçu la couverture d'un vieux carnet duquel je n'ai jamais lu une ligne. Il m'a intrigué cependant, et en cherchant à écrire ce que je m'imaginai qu'il contenait, j'ai développé mes propres pensées. J'ai écrit, d'un carnet qui n'était pas le mien, un petit essai incomplet et pessimiste mais très personnel, d'où mon anonymat. Je ne lui prête que peu d'importance au quotidien, mais quand vient un moment où je me questionne, les thèmes qu'il aborde, pourtant simples et répandus, prennent tout leur sens.

La mort et l'oubli sont des choses ordinaires, dont on sait tous qu'elles nous attendent et que rien ne nous permettra de nous y soustraire. Ce sont finalement des sujets bassement communs, mais au sujet desquels philosopher peut mener à des prises de conscience profondes, uniques et parfois rassurantes, comme si l'existence que nous nous imaginions dense et complexe depuis toujours était en fait si simple.

Le décalage que crée cette réflexion est fascinant car c'est dans l'ordinaire et la conscience la plus basique de notre finité que se tapit l'extraordinaire de notre condition et la réalisation de son importance.

### #Anonyme 3

Sublime

J'étais là, seule dans ce train, apeurée par l'inconnu. Entrer dans ce monde qui m'est pas le mien m'effraie et pourtant, je sais que je peux avoir confiance. Si la vie m'a porté ici, alors ce qui arrive est juste. Assise dans ce siège poussiéreux, je contemple l'extérieur. Par la fenêtre défilent de merveilleux tableaux. Des heures durant, je me laisse transporter par des paysages en tout genre. Champs de maïs puis de tournesol. Petit village abandonné dont seules les ruines subsistent. Pâturages, chevaux, vaches. Enfin, une gare. Le train s'arrête, je descends. Quelqu'un m'attend, je monte dans la voiture puis nous partons. Les minutes passent telles des secondes. Nous traversons des forêts arborées de mille couleurs. Du rouge, du brun, du jaune, du vert. Je suis éblouie par tant de beauté. Nous approchons une allée sinueuse menant à une cour. En son centre, un arbre l'habille. De vieux hangars l'entourent. Je m'installe dans mon nouveau logis, bois de cerf sur un mur, tête de sanglier sur un autre. La pierre est dure et froide, le bois des pentes est sombre. Je fuis. Quelques mètres plus loin, je découvre un lieu sublime. Des nayers par centaines habitent les lieux. Les rayons du soleil sublimement leur teinte vert émeraude. Je m'installe parmi eux, dans l'herbe verte et fraîche. Le silence règne, l'émerveillement, la découverte d'un lieu qui, jamais, n'a tant apporté à une âme. Je ferme les yeux et inspire profondément. Une douce odeur de terre et de bois me

traverse et remplit mes poumons. Puis ils se vident  
entièrement, ma cage thoracique s'abaisse et mon corps  
entier se détend. Un sentiment de bien-être m'anime alors.  
J'ouvre les yeux. Face à moi, ces arbres majestueux,  
liant ciel et terre, sont ancrés dans le sol. Ils me  
paraissent immenses. Au contact du vent, les branches  
et feuilles se meuvent. Elles dansent tant que le vent  
chante. C'est un véritable ballet, un chef-d'œuvre. Comme  
au rythme d'une symphonie, les bras de ces géants ne  
cessent de voler en tout sens, de tourner, de virevolter  
pour retrouver leur place à la moindre pause. Un jeu de  
lumière prend place. Des rayons du soleil tantôt caressent  
le feuillage comme une mère porte un geste rassurant à  
son enfant, tantôt se frayent un chemin à travers  
le houppier et atteignent le trais qu'ils réchauffent.  
C'est un vrai spectacle, c'est sublime. Je suis bouleversée.  
Profondément touchée par ce que je vois et ce qui m'entoure  
mon cœur éclate de joie. Des larmes roulent sur mes  
joues et un sentiment de gratitude m'inonde. Dans cet  
environnement à l'allure si ordinaire, l'extraordinaire  
se produit. Chaque instant, chaque seconde, l'extra-  
ordinaire est. La vie en, en cet instant, m'avait donné  
la chance de percevoir ce que seul le cœur peut percevoir.  
La chance de vivre un moment intense et intime avec  
la vie. Elle s'était offerte à moi comme je le faisais  
désormais.

Matériel utilisé : Feuille marron, stylo gel noir

Lieu : Parmi les noyers

Titre : Sublime

Explications : Seul le cœur trouve les mots justes pour s'exprimer, en ne le bridant pas nous vivons pleinement. L'écriture a toujours été pour moi un outil de partage et de guérison. Dans la nature, en pensées ou physiquement, les mots se bousculent en moi et cherchent une feuille où se poser. C'est ainsi que ce texte est né, véritable fruit de mes sensations et de mes émotions, je n'ai pas cherché à raconter une histoire inventée mais seulement ce que mon cœur me soufflait là où je me trouvais.

**#Anonyme 4**

## Qualche parte

Quelque part en Italie, t'as eu l'idée d'écrire ce texte,  
Des pensées imaginaires, illuminées dans la tête,  
Tu réfléchis sans regarder autour de toi,  
Tu rétrécis dans cette immensité sans loi,  
Tu penses à elle  
Et tu t'accroches à tes souvenirs,  
Tu voles sans ailes  
Mais tu t'approches de son sourire,  
C'est ainsi, par-là, par-ci que tu rêves au-dessus du ciel ;  
Ce n'est pas un hasard si cet être, peut-être artificiel,  
T'épanches et te libères, sans résister tu te tais.  
C'est quelque part en Italie. T'as eu l'idée d'écrire ce texte...

Lieu de réalisation : Festiona, Coni, Italie  
« Qualche parte »

J'ai écrit ce texte lors ma première période de stage 2A, que j'ai eu l'occasion de réaliser en Italie, dans la Valle Stura, dans les Alpes italienne.

Au milieu de ce décors immense et magnifique, j'ai pris le temps de réfléchir à ma vie. C'est alors qu'elle m'est apparue si minuscule à côté de ces paysages grandiose et c'est à ce moment précis que j'ai décidé d'écrire ce qui me traversais l'esprit. Inspiré d'une histoire amoureuse, j'ai décrit, à partir de l'ordinaire, toute les émotions extraordinaires que peuvent procurer une telle expérience. J'ai essayé de dépeindre un voyage à travers la solitude, la mélancolie et l'amour. Être plongé entre montagnes colorées et petits villages typiques m'a fait penser à ma vie ordinaire se transformant alors en souvenirs extraordinaires et parfois tristes.

J'ai utilisé la deuxième personne du singulier afin de généraliser mon idée et de la transmettre de manière plus explicite à chaque lecteur ou lectrice. Les rimes peuvent être organisé de la manière suivante : A – a ; B – B ; C – C ; D – D ; a – A pour les fins de vers mais aussi dans le corps de chaque vers.

---

**#LE GOUIC Anna**

## Le bus

J'observe passer les choses  
Comme une pastille sur la rétine,  
Portée par la valse des passagers  
Les courbes des montagnes  
Ne sont plus que plaines et forêts.  
Le long de la route des ombres assises,  
Du cacao sur l'asphalte brûlant,  
Sous les chapeaux des visages,  
Peaux tannées par le soleil ardent.  
Un mélange de curiosité et d'ennui,  
D'excitation et de lassitude ;  
Je voudrais arriver  
mais ne jamais descendre.

Titre : Le bus

Lieu : Equateur

Texte explicatif :

Ballotée par les mouvements du bus reliant la ville d'Esmeraldas à celle de Quininde, je pense. Alors me viennent à l'esprit ces quelques lignes que je couche sur une page de mon carnet qui me suivra tout au long du voyage. Au cours des nombreux trajets à travers le pays j'aurai l'occasion de les enrichir. Le bus n'est pas seulement pour moi un moyen de transport, c'est aussi un lieu de rencontre, toujours garant du métissage social. Les discussions partagées, les regards échangés, les paysages traversés sont pour moi la preuve que finalement, l'extraordinaire ce n'est qu'une perception, une certaine vision. Alors cette unicité qui fait d'un instant quotidien un moment « extra-ordinaire » n'est visible qu'en empruntant le prisme de l'observateur, celui qui a su déceler ce qu'aucun autre n'a vu. Celui qui, ce jour, a su comprendre le langage des corps, lire les émotions sur les traits des visages et écouter les silences.

Alors voilà mon hymne au bus, qui m'a tant lassé et pourtant tant fasciné.